

à mon aveu, moi, de mon côté, j'avais droit de tenir à votre confiance absolue. Je voulais que vous ayez foi en moi sans hésitation ; vous ne l'avez pas su. Je ne saurais devenir votre femme, car vous m'avez montré que vous ne m'estimiez pas. Un jour peut-être, par M. de Lermont lui-même, apprendrez-vous la vérité. Mais il sera trop tard. De cette explication que vous avez voulue, de cette épreuve décisive dont j'attendais en tremblant le résultat, devait sortir pour moi le bonheur avec vous, ou l'éternelle solitude. L'incertitude n'a pas été longue. Et maintenant le sort en est jeté ; je ne me marierai pas ; cela vaut peut-être mieux ainsi. Vous ne m'auriez pas comprise, puisque vous n'avez pas même su me croire, et, qui sait, après tout, si le souvenir du passé était assez éteint chez moi...

Ces paroles, mes larmes qui coulaient en abondance, la toute-puissance enfin de ce qui est simple et vrai, lui ouvrirent brusquement les yeux. Sa colère tomba pour ne faire place qu'à sa douleur. J'eus cette consolation de voir qu'enfin il me croyait, navré de m'avoir méconnue. Mais ce n'en était pas moins fini, à jamais fini, entre nous. Je sentais qu'il lui avait fallu m'avoir perdue pour être convaincu et que, devenue sa femme, il eût encore douté.

—Adieu ! lui dis-je, adieu ! je prononce ce mot avec regret, mais sans retour !

Et nous nous quittâmes en pleurant.

XVI

—Ma pauvre petite, dit Mme de Lermont, le lendemain, en me pressant dans ses bras, comment pourrai-je jamais assez expier par ma tendresse les torts de mon fils envers vous ?

—Quoi ! vous savez ? m'écriai-je.

—Il fallait. M. de Renzais s'est vu forcé de me faire la